

nute s'écoula, puis cette porte s'ouvrit en faisant grincer ses gonds rouillés.

Antoine s'y engouffra aussitôt.

— Hé ! hé ! c'est encore toi, mon fils ? ricana la vieille. Viens-tu me reprocher de t'avoir mis dehors la nuit dernière ?

Et, comme son complice ne répondait pas :

— Tu ne dis rien ? Je me trompe, alors. Tu viens plutôt me complimenter sur la manière dont j'ai joué mon rôle ?... C'est bien cela. Hé ! hé ! la mère Démone n'est pas manchote : vous l'a-t-elle roulé un peu, ce curieux d'Ambroise ! Ça lui apprendra à fourrer son nez dans les affaires de mes amis.

Antoine, debout en face de la tireuse de cartes, ne desserra pas encore les dents ; mais ses yeux, dont une expression étrange agrandissait les prunelles, ne quittaient pas la vieille une seule seconde.

La Démone s'aperçut enfin de cette insistance. Elle eut peur et fit un pas en arrière.

— Ah ! ça ! dit-elle, es-tu devenu fou depuis ta dernière visite ? Qu'as-tu à regarder ainsi ?

— J'ai... que tout va être découvert cette nuit et qu'il vous faut déguerpir ! répondit sourdement le misérable.

— Déguerpir !... et pour aller où ?

— Dans l'autre monde.

— Dans l'autre monde !... Tu veux donc me tuer ?

— Je suis venu pour cela.

La Démone se prit à trembler.

— Tu veux plaisanter, Antoine, je le sais, répliqua-t-elle ; mais, par les cornes du diable ! tu as une manière de faire les choses capable de donner le frisson à une personne qui ne te connaîtrait pas comme je te connais.

— Je vous jure, la mère, que je suis très sérieux.

— Allons donc, mon petit Antoine ! ne pousse pas plus loin une mystification qui me déplaît. Je suis trop âgée pour servir de jouet aux jeunes gens.

— Mais, vieille bourrique, puisque je te dis que tu vas mourir !... Ne me croiras-tu que lorsque j'aurai ton vilain cou entre mes dix doigts ?

La tireuse de cartes vit, cette fois, que sa vie était en grave péril et que son complice ne plaisantait par le moins du monde. Une terreur épouvantable fit perler des sueurs froides sur son front, et cette femme presque centenaire se cramponna à l'existence avec l'énergie du désespoir.

— Antoine, mon petit Antoine, supplia-t-elle en tombant sur ses genoux de squelette, ne fais pas cela ! laisse-moi mourir de ma belle mort !... J'ai si peu de temps à jouir de la vie !

— Je ne peux pas ! répondit Antoine d'une voix sombre. Il faut qu'un de nous deux périsse, et ce sera toi.

— Je m'élèverai de la paroisse ! je laisserai même le pays, si ta sûreté l'exige !

— Il est trop tard !... Les voilà qui arri-

vent, peut-être !... Allons, fais vite ton acte de contrition.

— Accorde-moi jusqu'à demain !

— Impossible.

— Donne-moi une heure pour me reconnaître !

— Non.

— Une demi-heure !

— Pas une minute !

En prononçant ces derniers mots, Antoine fit un pas en avant pour saisir sa victime ; mais la sorcière s'était relevée vivement et avait sauté en arrière avec une prestesse de chat. En un clin-d'œil, elle ouvrit la porte qui faisait communiquer les deux pièces et s'élança dans la chambre qui avait vue sur le chemin.

D'un mouvement plus rapide que la pensée, elle mit la main sur le loquet de la porte de sortie et allait l'ouvrir, lorsque les doigts osseux d'Antoine lui étreignirent le cou.

Le misérable l'avait rattrapé en deux bonds.

Alors, il se passa une scène terrible, quoique silencieuse. L'assassin, maintenant la vieille suspendue à ses deux mains enserrées autour du cou, l'étrangla froidement. Puis, quand les spasmes d'agonie cessèrent, que les jambes ne s'agitèrent plus dans le vide, il laissa retomber le corps sur le plancher.

Cela fait, il tira du lit de la victime une méchante paillasse, en dispersa le contenu le long des cloisons et y mit le feu.

Cinq minutes plus tard, tout flambait.

Ambroise Campagna, qui venait d'arriver, poussa un juron formidable et dit à ses compagnons :

— On nous a devancés !... Il est trop tard ! Cette fois, la petite Anna est bien décidément perdue !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(A continuer.)

Maximes et Pensées.

Il est difficile de railler les absents sans médire et les présents sans les offenser.

* *

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent payer leur écot.

*

Il n'y a de bonne recette pour trouver le bonheur que de prendre le temps comme il vient, les gens comme ils sont et d'être bien avec soi-même.

* *

L'amour-propre est ce qu'il y a de plus inflexible.